

la vie en **Bref**



FESTIVAL

Trois jours à Montpellier

Comme tout grand festival qui se respecte, celui qui, à Montpellier, célèbre chaque automne les cinémas méditerranéens, s'affirme comme une école de la frustration... Y passer quelques jours – ou même plus – signifie rater l'hommage à Agustí Villaronga, un cinéaste espagnol contemporain dont on ignore tout, si ce n'est qu'Henri Talvat, dans le catalogue du festival, le compare à Fassbinder par sa radicalité ; c'est devoir choisir entre Paradjanov, premier long métrage de fiction interprété et réalisé (avec Olena Fetisova) par Serge Avédikian, *Violence et passion*, l'avant-dernier Visconti restauré en numérique et *Alexandrie pourquoi ?*, de Youssef Chahine, présenté dans le cadre d'un ensemble consacré à Misr films. C'est, à peine finie la séance de *Stockholm*, premier long métrage trop écrit d'un jeune cinéaste espagnol, Rodrigo Sorogoyen, courir pour découvrir l'incursion réussie d'Emmanuel Mouret, *Une autre vie*, avec Virginie Ledoyen en épouse trahie, l'irrésistible Jasmine Trinca en pianiste tourmentée et Joey Star, dont le corps massif et la tendresse en font pour Mouret une sorte de Lino Ventura...

Rien que la compétition courts métrages offrait bien de grain à moudre (cf. note 1). Naïvement, parce que les bouleversements politiques qui secouent les rives sud de la Méditerranée sont dans toutes les têtes, on s'attendrait à ce que les films venus du Maghreb soient traversés par ces tensions. Cette actualité est sans doute encore trop brûlante : "*Il faut du temps avant que le cinéma puisse digérer ces questions et s'en emparer*", tempère Michèle Driguez, programmatrice de la compétition et du panorama des courts métrages. Avec *Une journée ordinaire*, Bahia Allouache dresse d'ailleurs un tableau guère optimiste de l'engagement des jeunes Algériens. Le jour d'élections législatives, les préoccupations d'un groupe d'amis tournent autour du foot et de l'antenne parabolique à réparer sur le toit pour ne pas manquer un match décisif. Les filles, elles, prennent thé et gâteaux en devisant sur les préparations du mariage de l'une d'elles. La démonstration est limpide, nourrie d'un portrait assez vif du quotidien de ces jeunes Algérois, et qu'un carton confirme : le parti politique le plus important en Algérie demeure l'abstention.

Pour raconter la crise grecque, Agona Dromou a opté pour une fable sur le mode cinéma muet avec accéléré et cartons. **La Course contre la montre** que mène la jeune chômeuse est celle d'un parcours dans Athènes pour négocier, avec les 64 euros qui lui restent, auprès de la compagnie d'électricité qui lui a coupé le courant. Chemin faisant, sur fond de commerces à louer, de personnes qui dorment dans la rue, d'autres occupées à fouiller les poubelles, son pécule s'amenuise au fil de rencontres avec des personnes encore moins lotis qu'elle et auxquels elle apporte un soutien. La thèse est généreuse. Tout le contraire de **La pilule du bonheur**, fable grinçante où la Roumaine Cecilia Felmeri imagine une émission de télévision qui a l'art d'opposer les uns aux autres en mettant en scène la vengeance d'individus confrontés à des vexations ou humiliations ordinaires. Le pire est que cette caricature télévisuelle apparaît presque plausible.

Nous parlons de crise tant peu de films prêtent à rire. Les enfants séparés de leurs parents sont légion, parce que ceux-ci sont partis travailler à Vienne (**Au fil du Danube**, de Caela Dunarii, Roumanie) ou qu'une jeune veuve, mariée à un homme qui paye pour l'emmener, est obligée d'abandonner son fils pour partir avec lui (**Dinola**, de Mariam Khatchvani). Un carton final de ce dernier, filmé dans le ton culture et tradition populaires – silences pesants, pain pétri à la main, maisons noires de montagnes coiffées d'une couche de neige – nous précise que cette pratique est courante dans cette région reculée de Géorgie, la Svanétie. Mais une adolescente peut être simplement chez sa grand-mère parce que c'est l'été et qu'en ces vacances, elle se découvre une attirance pour un garçon un peu plus vieux qu'elle à l'occasion de leurs rendez-vous sur la terrasse ensoleillée de l'immeuble avec vue sur la mer (**Little Darling**, Igor Mirkovic, Croatie). Cela dit, il est des situations qui ne donnent guère envie de se réjouir d'une attention parentale, comme cet examen gynécologique traumatisant que les parents imposent à leur fille pour vérifier sa virginité dans **Respire à fond**, de Basak Buyukcelen. L'événement, qui ne se déroule pas dans un coin reculé d'une campagne profonde, mais au sein d'une famille moderne, dans une ville qu'on suppose être Istanbul, lourd de non-dits, d'arbitraires, d'incompréhensions mutuelles, apparaît comme un étonnant gâchis qui se scelle par un geste de révolte douloureux de la part de la jeune fille.

Outre **Bienvenue et... sincères condoléances**, de Leonid Prudovsky (Israël), déjà repéré à Clermont-Ferrand (**Bref** n°107), l'humour était plutôt noir et hispanique. Dans **Démocratie**, de Borja Cobeaga, le PDG d'une entreprise florissante qui n'a jamais déploré de décès en son sein propose de sacrifier un employé pour resserrer encore plus les liens entre eux. La question est de trouver le moyen le plus juste pour déterminer le nom de celui-ci. Le réalisateur maîtrise l'art de la rhétorique verbale et le sens du rebondissement. L'efficacité de l'autre comédie espagnole, **Le fou à l'arbalète**, de Kepa Sojo, repose sur le contraste entre la banalité des problèmes domestiques et l'exceptionnel de la situation professionnelle des protagonistes, un tueur à gages et son fils, le second voulant suivre les traces de son père, lequel voudrait que sa progéniture ne renonce pas à poursuivre ses études en histoire de l'art. Impossible de citer tous les films et nous aurons sans doute l'occasion d'en évoquer certains plus longuement dans nos colonnes.

On trouvera [ici](#) le palmarès complet du trente-cinquième Cinemed. Le Grand prix du court métrage attribué à **Dahus** (**Bref** n°108, Petite collection n°32, photo) n'est pas vraiment une surprise tant le film de João Nicolau est un de ceux qui laissent le plus transparaître la singularité d'un univers : des couleurs, des chansons, une façon de cadrer, d'enchaîner les plans, tout un ensemble d'éléments qui ne réduisent pas l'écriture à une efficacité dramatique sûre de ses effets.

La sélection courts métrages du Festival du cinéma méditerranéen, au fil des ans, a souvent joué un rôle de révélateur. On peut ainsi imaginer retrouver dans les années futures plusieurs des cinéastes présents en 2013, tels ceux qui, en panorama (Christian Philibert, Matteo Pellegrini, Sameh Zoabi) ou en compétition (Penny Panayatoupoulou, Paolo Zucca, Serge Avedikian), connaissaient déjà le chemin de Montpellier pour y avoir été sélectionnés, parfois plusieurs fois, dans la compétition court métrage. Un festival est aussi une histoire de fidélité et d'accompagnement.

Jacques Kermabon

1. Plus largement, les propositions, côté courts, se déclinaient selon plusieurs axes : une compétition de 21 titres, un panorama de 14 films, un programme d'animation d'excellente tenue (8 courts) et deux dédiés à une quinzaine de courts expérimentaux.